

HELLÈLE

L'INVITATION



THÉÂTRE

L'invitation

Saynète, par HELLÈLE.

PERSONNAGES

MADELEINE.
ANTOINETTE, sa sœur.
Mme BERGSON.

(Un salon à la campagne. Fauteuils, chaises ; sur un guéridon, quelques livres et brochures. Sur la cheminée, un vase de roses.)

SCÈNE I

MADELEINE, ANTOINETTE

(Antoinette est assise près du guéridon, elle feuillette des brochures.)

MADELEINE, *allant et venant à travers la pièce, l'air ennuyé, énervé.* — Ah ! oui, pour des vacances manquées, ce sont bien des vacances manquées, on peut le dire ! Nos parents ne peuvent pas quitter Paris cette année, ils nous envoient ici chez notre tante pour passer un bon mois... et crac !

ANTOINETTE, *air également contrarié.* — Oui, crac ! voilà ma tante obligée de partir en Algérie pour des affaires de famille à régler avec son frère... Et nous, hélas ! nous n'avons plus qu'à rentrer à Paris !

MADELEINE. — Après trois jours à la campagne !...

ANTOINETTE. — Juste le temps de constater combien ce séjour d'un mois aurait été délicieux.

MADELEINE. — Notre villégiature, cette année, se composera donc de ces trois jours !

ANTOINETTE, *riant ironiquement.* — Puis d'excursions aux Tuileries ou au Luxembourg. Pourtant tout espoir n'est pas perdu. Tu sais que ma tante a écrit à sa cousine, Mme Legrand, qui habite le manoir des Houx, à 10 kilomètres d'ici.

MADELEINE, *méprisante.* — Oui, je sais, M. Legrand fait valoir, paraît-il, une ferme assez importante. Mais je ne me sens aucune envie d'aller faire un séjour chez ces cultivateurs, qui nous parleront d'élevage, de betteraves et d'engrais.

ANTOINETTE. — Voyons, Madeleine, ne dis pas de bêtises. Ce sont, paraît-il, de très braves gens, chez qui nous serions très bien reçues.

MADELEINE, *haussant les épaules.* — C'est possible.

ANTOINETTE. — Comme tu dis cela ! Je t'assure que cela ne me déplairait pas d'aller passer deux ou trois semaines en pleine campagne, au milieu des champs. Je m'intéresserais aux travaux de culture, je verrais...

MADELEINE, *railleuse.* — Tu pourrais même apprendre à labourer, à traire les vaches.

ANTOINETTE. — Tu es ridicule ! Parce que tu es contrariée du départ de ma tante, tu vois les choses tout de travers.

MADELEINE. — Que veux-tu ! ce séjour projeté ne me dit rien du tout ! Le nom même de la propriété me semble significatif : les Houx ! brr ! c'est trop piquant. Va t'y frotter si tu veux. Moi, je préfère des feuillages moins épineux.

ANTOINETTE. — Après tout, inutile de nous disputer à ce sujet, car il n'est pas certain du tout que M. et Mme Legrand puissent nous recevoir. La question serait donc toute tranchée. Mais, écoute... ma tante appelle, je crois ?

MADELEINE. — Oui, en effet... Elle devait sortir pour prendre des papiers chez son notaire. Elle a sans doute quelque chose à nous dire avant d'y aller. C'est toi qu'elle appelle.

ANTOINETTE. — J'y cours.

(Elle sort.)

4-12-24

SCÈNE II

MADELEINE, seule.

(Elle prend un livre sur le guéridon et va s'asseoir nonchalamment dans un fauteuil.)

Cette pauvre tante, elle est sur les dents avec ce voyage à préparer si rapidement. C'est bien ennuyeux pour elle... et aussi pour nous... encore plus pour nous ! Quand je songe que dans deux jours il faudra rentrer à Paris... j'en suis toute découragée !... J'ai des idées noires... noires... (Avec un soupir.) Enfin, lisons un peu pour nous changer les idées. (Elle ouvre le livre.) Qu'est-ce que c'est que ça ?... Ah ! je le tiens à l'envers !... Voyons... (Elle retourne le livre et fait mine de parcourir quelques pages.) De quoi donc est-il question ? (Lisant.) « Le soleil éclairait de ses derniers rayons cet océan d'épis, et la splendeur qui se dégageait de toutes parts, avec la paix champêtre... » Hum ! hum ! oui... passons. (Reprenant sa lecture un peu plus loin.) « Il faisait si bon dans les bois, sur la mousse... » (Elle laisse retomber le livre sur ses genoux avec amertume.) Non, ah ! non, ce n'est pas le moment de nous vanter les beautés et les charmes de la campagne !... Si c'est là ce que je trouve pour me changer les idées !...

SCÈNE III

MADELEINE, ANTOINETTE

ANTOINETTE, entrant, très animée. — Madeleine, figure-toi... c'est une nouvelle qui va t'intéresser.

MADELEINE, sans s'émouvoir, allongée dans son fauteuil. — Qu'est-ce que c'est ?

ANTOINETTE. — Ma tante partait pour aller chez le notaire.

MADELEINE, ironique. — Grande nouvelle, en effet ! mais je le savais déjà.

ANTOINETTE. — Attends, elle a reçu une lettre d'une de ses amies, une dame Ber... Berg... j'ai oublié le nom exact.

MADELEINE, bâillant. — C'est vraiment désolant. J'avais un désir ardent de connaître ce nom.

ANTOINETTE, impatientée. — Oh ! que tu es ennuyeuse ! Laisse-moi le temps... Bergson, oui, c'est cela, Mme Bergson.

MADELEINE. — Bergson ? Ce n'est pas un nom français, cela ?

ANTOINETTE. — Non, c'est la veuve d'un Américain très riche.

MADELEINE. — Ah ! ah ! une Américaine ? Parle-t-elle français ?

ANTOINETTE. — Je n'en sais rien. Eh oui ! au fait, puisque c'est une amie intime de ma tante, laquelle ne sait pas un mot d'anglais. Je suppose qu'elles peuvent s'entendre sans utiliser un interprète.

MADELEINE. — Oui, c'est assez probable.

ANTOINETTE. — Donc, ma tante vient justement de recevoir une lettre de Mme Bergson, laquelle lettre arrive d'ailleurs avec un jour de retard.

MADELEINE, bâillant. — Nouvelle sensationnelle, en effet, qui m'intéresse prodigieusement.

ANTOINETTE. — Tu n'as pas de patience ! Ecoute-moi donc !

MADELEINE. — Mais oui, je t'écoute.

ANTOINETTE. — Donc, cette dame Bergson annonce sa visite pour aujourd'hui même. Elle va arriver tout à l'heure, dans son automobile, une limousine superbe, paraît-il, conduite par un chauffeur nègre en livrée blanche.

MADELEINE, riant. — Oh ! oh ! voilà qui devient intéressant.

ANTOINETTE. — Car cette dame veuve, sans enfants et très riche, habite près d'ici une jolie propriété

avec une foule de domestiques et un parc magnifique, et patati et patata...

MADELEINE, se levant et posant son livre sur le guéridon. — Mais si ma tante n'est pas là quand cette dame arrivera ?

ANTOINETTE. — Précisément, j'arrive au point important de mon explication. Ma tante m'a dit qu'elle ne serait pas longtemps partie, elle va se hâter. Mais si son amie arrive avant qu'elle soit de retour, c'est nous qui devons recevoir cette amie et lui faire les honneurs de la maison. Je suis même chargée de préparer le thé.

MADELEINE, retrouvant son animation. — Ah ! ah ! ce n'est pas une petite affaire !

ANTOINETTE. — Attends ! ce n'est pas tout. Je ne t'ai pas dit le principal !

MADELEINE. — Comment ! Qu'y a-t-il encore ?

ANTOINETTE. — Cette dame Bergson a souvent entendu parler de nous par ma tante, et sans doute en termes élogieux, car elle écrit qu'elle serait très heureuse de recevoir l'une de nous pendant une quinzaine de jours. Elle désire beaucoup, dit-elle, avoir près d'elle une compagne jeune et gaie.

MADELEINE, avec une révérence. — Oh ! oh !...

ANTOINETTE. — Elle lui ferait faire de la musique, la promènerait en auto, la conduirait dans tous les sites pittoresques des environs...

MADELEINE, joignant les mains d'un air ravi. — Mais c'est merveilleux !

ANTOINETTE, riant. — Ah ! tu vois que ma communication t'intéresse.

MADELEINE. — Oh ! oui, tout à fait !

ANTOINETTE. — Enfin, pour finir, il paraît que cette excellente dame est très bonne, très intelligente, très instruite, d'une société vraiment agréable.

MADELEINE. — Tu me fais bouillir d'envie. Oh ! que je voudrais aller chez elle !... Mais... j'y songe : tu dis l'une de nous. Pourquoi pas les deux ?

ANTOINETTE. — Ah ! cela, je n'en sais rien. Peut-être n'a-t-elle pas assez de place pour deux.

MADELEINE. — Oh ! tu dis qu'elle a une grande propriété !

ANTOINETTE. — Ma tante n'a pas eu le temps de me donner beaucoup de détails.

MADELEINE. — Mais en ce cas, laquelle de nous deux ?

ANTOINETTE. — Elle choisira sans doute elle-même celle de nous qui lui plaira le mieux.

MADELEINE. — Oh ! c'est difficile... je crois plutôt qu'elle nous donnera à choisir. Alors, que ferons-nous ?

ANTOINETTE. — C'est toi l'aînée, il serait tout naturel qu'elle t'invite de préférence à moi.

MADELEINE. — Non, je ne veux pas y aller sans toi. Comment pourrais-je profiter de cette villégiature, te sachant seule à Paris !

ANTOINETTE. — Il serait pourtant malheureux de refuser cette invitation sous prétexte de ne pas nous séparer. Et puis, si Mme Legrand peut me prendre chez elle, je ne serai pas privée de la campagne.

MADELEINE, émue. — Oh ! Antoinette, tu veux te sacrifier pour moi. Tu es toujours aussi gentille, ma bonne petite sœur. C'est vrai que je grille d'envie d'aller chez Mme Bergson. Mais je ne puis accepter ainsi ton sacrifice, ce ne serait pas bien.

ANTOINETTE. — Mais puisque je veux bien aller aux Houx. (Riant.) Je n'ai pas peur de me piquer.

MADELEINE. — C'est égal... Eh bien ! tiens, pour trancher la question, tirons au sort.

ANTOINETTE. — Oui, c'est cela. Jouons à pile ou face. (Elle tire son porte-monnaie.) Tiens, voilà un sou. Si c'est face, tu iras chez l'Américaine... et moi j'irai aux Houx... si on m'invite !

(Elle lance la pièce. Toutes deux se précipitent pour regarder à terre.)

ANTOINETTE. — C'est face!

MADELEINE, ramassant la pièce et la remettant à sa sœur. — Oui, c'est face. Le sort en est jeté... C'est égal, c'est ennuyeux de nous séparer.

ANTOINETTE. — Ecoute... on entend une voiture.

MADELEINE. — Serait-ce elle déjà?

ANTOINETTE. — Non, ce n'est pas le bruit d'une auto.

(Toutes deux courent à la fenêtre.)

ANTOINETTE. — C'est une simple charrette normande.

MADELEINE. — Quel gentil petit équipage! avec un beau cheval!... Mais cela n'a rien de la belle limousine... avec chauffeur noir... Oh! mais c'est une visite. Tu vois la dame qui en descend... Elle connaît la bonne, elle lui parle avec un petit sourire amical... Ah! j'y suis, c'est Mme Legrand, la cousine de ma tante, qui vient apporter de vive voix sa réponse à la lettre.

ANTOINETTE. — Oui, c'est certain.

MADELEINE. — Nous allons donc être fixées tout de suite.

ANTOINETTE. — Tu vas la recevoir. Moi je vais préparer le thé, comme ma tante me l'avait dit.

MADELEINE. — Oui... (Après une petite hésitation.)

Alors, c'est décidé, tu veux bien aller aux Houx?

ANTOINETTE. — Oui, oui, c'est une chose convenue, et tu iras chez l'Américaine. Fais donc en sorte que Mme Legrand m'invite, et dis-lui que, pour toi, tu as déjà promis ailleurs.

MADELEINE. — Ma chère petite sœur, je vais lui recommander de te bien soigner.

ANTOINETTE, riant. — Merci. Sois aimable avec elle, hein? Ne médis pas des feuillages piquants! Je vais me dépêcher pour venir te retrouver.

(Elle sort.)

SCÈNE IV

MADELEINE, puis Mme BERGSON.

Mme BERGSON, entrant. Elle porte une toilette élégante, mais très simple. — Bonjour, mon enfant. Il paraît que votre tante est sortie?

MADELEINE. — Oui, Madame, mais pas pour longtemps, et si vous voulez bien l'attendre...

Mme BERGSON. — Volontiers... Je dis votre tante, car je pense bien que vous êtes l'une de ses charmantes nièces dont elle m'a souvent parlé?

MADELEINE. — Oui, Madame, sa nièce Madeleine. Et vous allez voir ma sœur Antoinette. (A part.) Elle a vraiment l'air très bien, distinguée et très aimable. (Haut.) Mais asseyez-vous dans ce fauteuil.

Mme BERGSON, s'asseyant dans le fauteuil que lui avance Madeleine. — C'est à votre sujet, précisément, que je désirais la voir aujourd'hui. Bien qu'un petit séjour chez une étrangère vous effraye peut-être un peu au premier abord, j'espère que vous accepteriez l'hospitalité chez moi pour deux ou trois semaines. Nous ferions vite connaissance.

MADELEINE. — Oh! Madame, vous êtes bien aimable!

Mme BERGSON. — Je suis sûre que vous ne vous ennuierez pas. Je vous soignerais de mon mieux, et je tâcherais de vous procurer toutes sortes de distractions. Aimez-vous faire de la musique?

MADELEINE, hésitante. — De la musique?... oui... (Vivement.) mais c'est Antoinette, ma sœur, ah! oui, Antoinette, elle aime le piano, elle en jouerait du matin au soir... et elle déchiffre... à deux mains, à quatre mains!

Mme BERGSON. — Ah! ah! très bien... Et, dites-moi, aimeriez-vous faire des promenades dans ma petite voiture à âne? Vous pourriez conduire vous-même et circuler comme bon vous semblera.

MADELEINE, avec enthousiasme. — Oh! oui ce serait amusant. (Se reprenant.) C'est-à-dire... moi, vous savez, je ne suis pas très hardie pour conduire... Mais Antoinette... Oh! oui, Antoinette, elle serait enchantée, cela lui conviendrait parfaitement. (A part.) Elle me fait vraiment bonne impression, cette dame Legrand. Je crois qu'Antoinette ne sera pas malheureuse chez elle.

Mme BERGSON. — Et si vous vous intéressez aux choses de la campagne, vous verrez mes élevages. J'ai des volailles de race, des chiens, des chèvres...

MADELEINE. — Oh! Antoinette s'intéressera passionnément à tout cela.

Mme BERGSON. — Mais... et vous, cela ne vous plairait pas?

MADELEINE, hésitante. — Voyez-vous... c'est que... moi, je n'ai pas tout à fait les mêmes goûts qu'Antoinette... et puis... j'ai presque promis... enfin, je suis invitée ailleurs... alors... mais Antoinette serait si heureuse... (A part.) Je crois que je fais une bêtise... cette dame a l'air charmante... nous serions bien plus heureuses d'aller toutes les deux ensemble chez elle... Tant pis, il est trop tard!

Mme BERGSON. — Ah! c'est différent, si vous êtes invitée ailleurs! Je ne voudrais pas vous priver de cette occasion... Mais je serai enchantée de recevoir votre sœur si elle veut bien venir chez moi.

MADELEINE, avec conviction. — Je suis sûre qu'elle en sera très contente.

Mme BERGSON. — Mais si vous vous absentez de votre côté, votre tante va se trouver bien seule?

MADELEINE, étonnée. — Comment, ma tante vous a pourtant dit dans sa lettre qu'elle partait pour l'Algérie?

Mme BERGSON, surprise. — Hein? pour l'Algérie? Mais je n'ai pas reçu de lettre, et je ne savais pas... Enfin, puisque vous avez promis ailleurs, je recevrai du moins votre sœur avec grand plaisir.

MADELEINE. — La voici justement.

SCÈNE V

LES MÊMES, ANTOINETTE.

MADELEINE. — Permettez-moi, Madame, de vous présenter ma sœur Antoinette.

Mme BERGSON, se levant et serrant la main d'An-

toinette. — Bonjour, mon enfant, très contente de vous voir.

ANTOINETTE. — Bonjour, Madame. Veuillez donc vous asseoir.

Mme BERGSON, *en se retournant vers son fauteuil, aperçoit les roses sur la cheminée.* — Oh! les jolies roses, votre tante a toujours des fleurs superbes.

(*Elle s'approche de la cheminée pour les admirer de plus près. Pendant ce temps, Antoinette tire Madeleine un peu à part et lui parle bas, très vite.*)

ANTOINETTE. — Tu sais qui c'est?

MADELEINE. — Mais oui, voyons... et tu sais, elle est charmante, elle me fait bonne impression.

ANTOINETTE. — Ah! tant mieux, j'en suis heureuse pour toi. (*Haut, à Mme Bergson qui revient s'asseoir près du guéridon.*) Ma tante vient de rentrer, Madame, le temps d'ôter son chapeau et elle arrive vous retrouver. Elle s'excuse de vous avoir fait attendre.

Mme BERGSON, *souriant.* — Oh! j'étais en très bonne compagnie. Et nous avons déjà établi nos projets, votre sœur et moi.

ANTOINETTE. — Ah! vous avez...

MADELEINE, *souriant.* — Oui, c'est arrangé.

ANTOINETTE, *à sa sœur.* — Ah! tant mieux. Mais pour moi, c'est manqué.

MADELEINE, *stupéfaite.* — Comment, c'est manqué?

ANTOINETTE. — Oui, ma tante a rencontré M. Legrand: sa femme est dans son lit, elle a la jaunisse, impossible de me recevoir.

MADELEINE, *ahurie.* — Qu'est-ce que tu veux dire? je n'y comprends rien.

ANTOINETTE, *riant.* — C'est pourtant clair!

Mme BERGSON, *à Antoinette.* — Alors, mon enfant, vous aimeriez faire chez moi un petit séjour?

ANTOINETTE, *surprise.* — Moi? mais non, Madame, pas moi, c'est ma sœur.

Mme BERGSON. — Du tout, votre sœur ne désire pas venir chez moi, elle dit que ce séjour s'accorderait mieux avec vos goûts qu'avec les siens, et qu'elle est, au surplus, déjà invitée ailleurs.

ANTOINETTE. — Moi non plus, je n'y comprends rien!

MADELEINE. — Mais c'est bien ce qui était convenu!

ANTOINETTE. — Non, voyons!

Mme BERGSON, *les regardant toutes deux avec surprise.* — Qu'y a-t-il donc, vous ne désirez venir ni l'une ni l'autre?

ANTOINETTE. — Madame, c'est ma sœur qui devait aller chez vous. Elle en grillait d'envie. Et nous avions même tiré à pile ou face...

MADELEINE. — Eh bien! c'était face, donc c'est toi qui devais aller aux Houx!

Mme BERGSON. — Aux Houx! Qu'est-ce à dire?

MADELEINE. — Mais... les Houx... c'est votre propriété?

Mme BERGSON. — Jamais de la vie! Je ne connais même pas ce nom!

ANTOINETTE. — Ma pauvre Madeleine, tu fais erreur, Madame n'est pas la personne que tu crois.

MADELEINE. — Hein?

Mme BERGSON. — Au fait, je ne me suis pas présentée en arrivant. Je suis Mme Bergson, une amie de votre tante.

MADELEINE, *stupéfaite.* — Vous, Madame Bergson? mais... vous n'avez pas l'accent américain...

Mme BERGSON, *souriant.* — Mon mari était Américain, mais moi je suis Française, née et élevée en France, compagne de pension de votre tante.

MADELEINE, *de même.* — Mais... et votre auto?

Mme BERGSON. — Mon auto est à votre disposi-

tion, si vous en avez besoin. Mais j'aime, pour les petites courses en campagne, circuler dans ma charrette normande et conduire moi-même mon bon cheval Porphyre. J'aime beaucoup les animaux, et puisque votre sœur s'intéresse à l'élevage, elle pourra voir chez moi de jolies bêtes de race. (*À Antoinette.*) Alors... est-ce convenu?... voulez-vous venir?

ANTOINETTE, *embarrassée.* — Madame... je ne sais... il y a erreur... c'est ma sœur qui devait aller chez vous... Nous avons tiré face, alors moi je dois rentrer à Paris.

Mme BERGSON. — Je crois comprendre... Si je vous invitais toutes les deux?

ANTOINETTE, *joignant les mains avec émotion.* — Oh! Madame, avez-vous de la place pour deux?

Mme BERGSON. — Mais certainement. J'avais demandé une seule d'entre vous afin de ne pas priver votre tante de votre société à toutes deux. Mais puisqu'elle part pour l'Algérie, je vous invite l'une et l'autre. (*Souriant à Madeleine.*) A moins que vos goûts ne puissent vraiment s'accorder avec le genre de vie que je vous propose?

MADELEINE, *confuse.* — Oh! Madame, ne vous moquez pas de moi!

Mme BERGSON. — Alors, c'est convenu. Je compte sur vous deux.

MADELEINE, *avec effusion.* — Oh! merci, Madame! Combien nous serons contentes!

ANTOINETTE. — Nous ne serons pas séparées, quel bonheur!

Mme BERGSON. — Nous allons prendre jour avec votre tante, et je viendrai vous chercher moi-même... dans mon auto.

MADELEINE, *battant des mains.* — Dans la belle limousine?

ANTOINETTE, *sautant de joie.* — Conduite par le chauffeur noir!

HELLÈLE.